

Kahn, Gustave  
Lapluie et le beau temps

PQ  
2621  
A3P6  
1896



GUSTAVE KAHN

---

La pluie  
et  
le beau temps

• *Tout passe, ma sœur, devant nos curieux  
regards comme ces objets de la lanterne  
magique. »*

LA MÈTRE.



PARIS

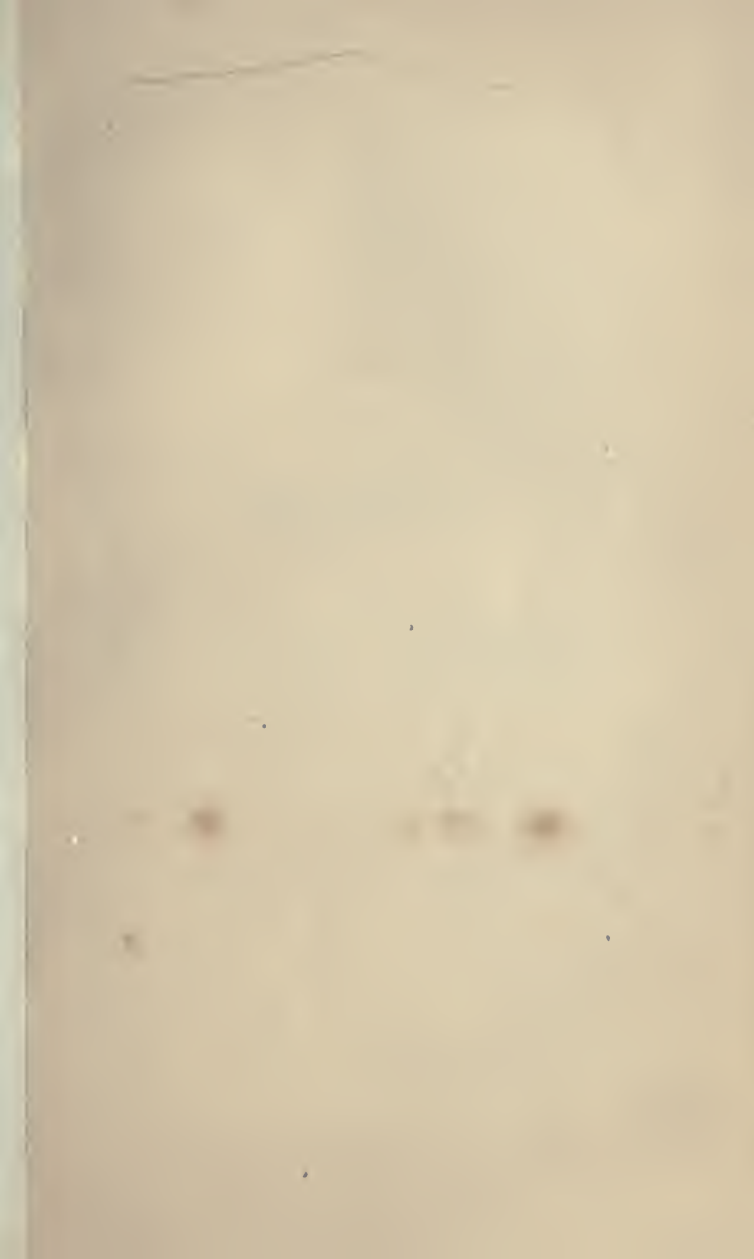
LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

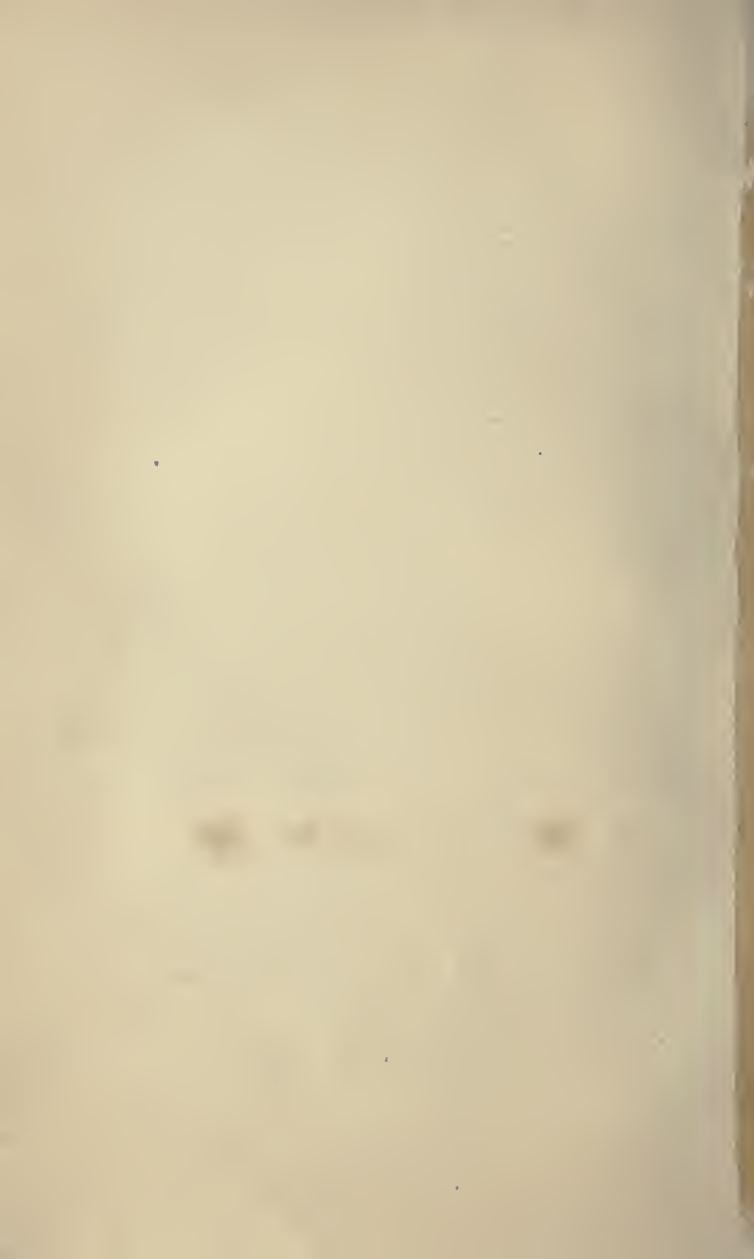
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1896

Tous droits réservés







La pluie  
et  
le beau temps

## DU MÊME AUTEUR

---

**Les Palais nomades (épuisé).**

**Chansons d'amant.**

**Domaine de fée.**

*Sous presse :*

**Jules Laforge.**

**Limbes de lumière.**

**Le Roi fou.**

*En préparation :*

**Le Conte de l'Or et du Silence.**

**Le Livre d'images.**

---



GUSTAVE KAHN

---

La pluie  
et  
le beau temps

• *Tout passe, ma sœur, devant nos curieux  
regards comme ces objets de la lanterne  
magique.* »

LA METTRIE.



PARIS

LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

---

1896

Tous droits réservés.



PQ.  
2621  
A3P6  
1896

DE CE LIVRE IL A ÉTÉ TIRÉ

*25 exemplaires numérotés sur hollande.*

## PAYSAGE

Entre deux averses

Le soleil trompeur a vêtu la terre  
Comme d'un habit vert doré,  
La lande est couleur de cétouine,  
Des papillons violets y semblent voler  
Près du caille-lait, et la folle avoine.

Un arc-en-ciel

Se présente un instant,  
Equivoque charlatan  
Trop fardé et trop beau paré  
Pour séduire les paysans  
Et les traduire en plein ciel.

Des nuages blancs en forme de jonques  
Ou de chariots galants  
Passent lents, triomphalement  
Sous un ciel bleu de bergeries  
Comme pour une odysée longue  
Vers une fête au paradis.

Le soleil trompeur  
Le soleil jaunissant  
Se retire cauteleux et prudent  
Loin des justes malédictions  
Car revoici dans leur horreur  
Les larges flots et les tourbillons  
De la perfide et prodigue averse.

## DÉCOR D'UN INSTANT

*A Madame Elisabeth Kahn.*

Les fleurs coupées meurent en haleine chaude  
Dans des vases de Rhodes  
Luxueux de branches d'émeraude  
Et de roses aux telles couleurs  
Que les fleurs vivantes défaillent en pâleurs  
Près de leur éclat de jouets de durée  
Brillant et factice comme une ode.

Les fleurs coupées, quand elles meurent, tressaillent,  
Des ondes de mouvement les sillonnent.  
Leurs faces de safran, de vermillon, de jaune d'or

A l'heure fraîche, un peu poudrées, frissonnent  
A l'approche louche de la mort qui cisaille  
Leur menu songe de toilette et de beauté.

Les calices s'exhalent aux aiguères ;  
C'est comme le départ d'un automne très doux  
De beau silence et méditation fière,  
Vers une dure frontière  
En mauves et liliennes robes,  
Vers une âpre défense qui dérobe  
Des caresses à d'autres caresses  
D'un geste d'inflexible et silente tristesse.

Et cet instant de cruel nonchaloir  
De fin inéluctable parmi l'éclat des choses,  
L'esprit prêt à partir sur les nefs d'améthyste  
Appareillant aux îles de miracle et de gloire  
L'assimile aux pages claires et sibyllines  
Où la voix grave des sultanes conte l'histoire  
Des perles, des péris, des sources, des princesses tristes  
Dans les cavernes étincelantes de statues  
Et les jardins d'hymen où ne s'est jamais tu  
Le trille du rossignol mourant au pied des roses.

## LA MER DANS LA NUIT

*A Paul Fort.*

La mer, avec un bruit de heurts de fer, déferle,  
C'est le son d'invasion torrentielle de barbares  
Avec des suites lourdes d'épais chariots criards  
De dures voix d'esclaves, convoyeurs de captives  
Épars, au sort des routes, sous l'éclair du hasard.

Elle hurle un meuglement de vache souveraine  
Humant sa route en effrois bavards  
Par le silence obtus et tassé de la nuit  
Et le tonnerre de sa voix que lui renvoient  
Les échos des bourgades aux plaines  
S'accroît en barrissement d'ennui.

Elle se rue de force épouvantable aux digues  
Ses appels résonnent aux remparts de briques  
Comme pour provoquer quelque adversaire géant.  
Elle sonne la menace contre bêtes et gens  
    Pour lutte de voix haute et de tonnerre  
    Elle se broie en appels stridents  
Roulant des blocs de pierre aux mains de durs Titans.

Des galops de rafale s'enlèvent  
Croissent et durent, chargent contre le seuil  
Immobile de la terre en deuil ;  
Les vagues vers la lune comme des seins se soulèvent  
De tous leurs lourds remous d'horreur et de naufrage,  
    Palpitent furieuses et se bombent  
Tandis que le vent de toutes ses trompes  
    Accélère leurs bonds de rage.

C'est la rumeur des grands trains fous  
Dressant les wagons en feu  
Avec des grappes d'êtres tordus  
D'êtres aplatis sous les coups  
Du métal aveugle et furieux  
Et des faces subites de fous  
La bouche fendue en un grand trou.



Le bruit des pas de foules torves et muettes  
Avec des têtes au bout des piques  
Roulant par les rues désertes  
D'une large ville terrifiée ;  
L'horreur de l'ombre bruissant en la forêt  
Sans lueur, sans clairière, sans retrait  
Où périssent des fugitifs  
D'affres de faims, tortures de plaies.

Voix monocorde et de terreur  
Voix de spectres trainant des fers  
Voix d'orpheline énorme de douleurs  
Voix de menace  
Voix d'ogre qui se désespère  
De la pâture rare et d'entraves à sa chasse  
Voix de lourd péril instant  
Cris de bourreaux, voix du néant.

## NUIT

*A Jules Soury.*

O Majesté d'un tel silence, que la brise  
Se jouant aux débris, las ! futilès des feuilles  
Semble écho d'un baiser, vers le soir, près d'un seuil  
Où de calmes génies, laissant la robe grise  
D'une incarnation précise et mal comprise,  
S'entre-consoleraient raffermis et radieux  
Aux fraîcheurs du sommeil qui flotte sous les cieux  
Où roule lymphatique la lune maladeive.

Cette nuit claire est dense en sa substance  
Son cœur de paix n'attend rien ;  
Elle n'attend rien, la génitrice

Dont la traine s'émaille en merveilles d'apparence ;  
A ses mains lactées, le souci et le silence  
Fleurs de son natal jardin  
Ouvrent le dédale de leurs calices.  
Les phalènes du songe et de l'espoir  
Messagers aux yeux de feu dans leurs ailes noires  
Y viennent puiser les sucres des promesses d'aubes vives.

Ce n'est pas la nuit frêle d'héréditaire frisson,  
La nuit où dort Psyché sur les gazes des lèvres  
Ni la trouble où Médée a daigné la toison  
Pour une caresse à sa sourde fièvre,  
Ni l'onde violette propice aux flancs de Bethsabée,  
Ni l'ombre où déchira sa robe de prairie  
Brochée de grands oiseaux et de moissons jaunies  
Perséphonè, curieuse des colonnes d'ébène  
Où trône le tentateur sévère des géhennes.

C'est la morne nef de l'énorme serre  
Où croissent les tiges des destins,  
Son reflet y tend un miroir lointain  
Pâli d'une ombre millénaire  
Où la Vérité solde ses mercenaires  
D'une étreinte de ses bras décharnés  
Vêtue des durs glaciers de son austérité.

## NUIT D'ÉTÉ

*A Mademoiselle Moréno.*

Nuit charnelle sous ses bleuités,  
Nuit de caprices d'Italie,  
Nuit de parfums en vols vers les contrées  
Où des masques se reconnaissent,  
Nuit éthérée, nuit cythérée,  
Nuit de Philomèle, victime de Térée,  
Nuit où Diane abandonne la laisse  
De ses fauves lévriers !

Nuit sur les bois enamorés  
Où la Ménade déchire Orphée,  
Nuit aux rêveries d'Eurydice,

Nuit de brefs météores,  
Heure de présages qui glissent  
Sur nos faces d'ardent encore,  
Nuit qu'interrogent nos destinées  
Scrutant ta face d'âme lisse,  
Nuit d'Açores et d'Iles Fortunées,  
Nuit d'imbroglios, nuit inspiratrice,

Nuit d'Hippolyte et de Thésée  
Où voguent les tremblants esquifs  
Que tu fêtes et tu colores  
De pavillons à beaux clous d'or  
Qu'à nos yeux vagues tu arbores  
Pour décevante destinée  
De périr chaque matinée,  
Nuit ironique, gaie fleur d'été,

Nuit couleur des flots de la mer,  
Impalpable, aux horizons clairs  
Mais sombre pour l'immédiate embuscade,  
Nuit de gracieuses mascarades,  
Nuit de surnoises rasades,  
De couteaux et de fusillades.

Nuit d'été, douce factice, reine du hasard  
Face d'Isis, cavité drue, Priape des phares,  
Fleurs d'or sur le terrain des mausolées,  
Songe creux sur nos axiomes de crédulité,  
Tente florale d'erreur parée de queues de paons  
Sur nos citadelles de certitude à quatre pans  
Et pourtant, vastitude désolée.

Berce ce blême chef de nourrice décapitée  
Que tu dorlotes de tes nuées  
Ou qu'exposes à notre mémoire  
Comme la fin froide de toute gloire.

Voici la sœur d'enfance et l'éternité morne.

## LE CALVAIRE DU VILLAGE

*A Jules Case.*

La mendiante du village  
Tremblote et marmotte  
Sa peine régulière.

Sa tête coiffée d'une marmotte  
Fléchit sans cause  
Pendant que ses lèvres anonnent  
Une même demande d'aumône  
Aux hommes, à Dieu, aux choses.

Le Christ morne du calvaire,  
Morceau de bois mal équarri,  
Asile pourri des chauves-souris  
Protège sa halte de misère.

Ses yeux vagues supplient les bœufs,  
Le curé enfoui au bréviaire,  
Le sceptique clerc du notaire,  
Du même atone regard veuf.

Ses yeux ne voient plus guère  
Que sa main qui tremblote,  
Que sa main qui radote,  
La prière aux mains aumônières.

Le pays n'est pas charitable,  
Il fait dur au temps des moissons.  
L'inclémence est de toute saison ;  
Les fruits sont rares pour la table.

Le rustre épargne son pain rassis,  
Sa main noueuse ne délie  
Jamais sa bourse qu'aux débits  
Pour un réconfort d'eau-de-vie

Et la si peu vivante, si morne,  
Croupissante aux pieds de l'idole  
Insensible comme une borne,  
Toute l'aigre année se désole.



De quoi vit-elle, de l'air du temps  
Du ciel pluvieux, de l'autan  
De la neige drue ou du sang  
Qui ruisselle du soleil couchant ?

Non ! vers le soir un galopin  
La vient chercher qui la ramène  
Vers le gîte, où chaque semaine  
On lève et cuit les larges pains

Grâce à ses anciens travaux  
Dans les fermes et les hameaux  
Et dans les basses rues des villes,  
Travaux d'allure et de faucille.

Après cœur de vieille qui attend  
Au soir brumeux de son cadavre  
Quelque aubaine, quelque argent  
Et ancre son âme au doux havre

D'un pardon qui tombe des cieux  
Sur les carcasses des vieux  
Qui implorèrent et mendiaient  
De façon pieuse et casanière.

N'espérant pas de survie,  
Que ferait donc au paradis  
Son âme selon son corps plié  
Dans un geste d'humilité ?

## KNOCKE

*A Madame E. K.*

Les arbres que le vent tordit  
Du poing de fer de son vent d'Est  
Attendent troupeaux infléchis  
Drus et serrés, barreaux de cage  
Autour des canaux où la rage  
Du vent, trace à peine un pli,  
Les coups de foudre de l'orage.

L'horizon est rose pâle sous une nue verdie  
L'horizon est concret de pâleurs rosées  
Un fil jaune semble sertir des nuées  
Si vaguement bleuies, d'un ton d'eau esoulée  
Parmi les trous de la terre verte et jaune —

L'incarnat se retire des faces du ciel  
Et plus drue, plus sèche la lumière s'étale  
Sur la large plaine verdâtre et glauque et fiel  
Et la pluie résonne les gouttes musicales du métal.

De petits arbres se raidissent,  
Les petites fleurs tremblotent,  
Les maisons sont comme nids  
Blottis ou sourds aux dangers lourds,  
Près des moulins immobiles —  
Les maisons stagnent lourdes et futiles  
Abris pauvres près le vent de mer,  
Les maisons sont taches blanches  
Éparses comme le troupeau de vaches blanches  
A travers la plaine où grisselise  
La chanson morne de la pluie falote.

Les lointains de la terre mirent bleu  
Un bleu profond, plus bleu qu'azur.  
La promesse morne des lointains  
Toujours neuve, et menteuse, trompeuse de faims,  
De faims de devenir et de rêve s'affirme,  
Plus apparente et plus certaine en abris sûrs,  
En cases d'Avalon et de Florides sûres.  
La joie obscure des lentes terres,  
Vibre en ses bosquets rabougris.

---

Tandis que lente et dure la pluie  
Jette ses disques de vie sur l'eau meurtrie,  
Le total horizon s'endeuille de tons de suie.

## LIED

*A Madame E. K.*

Bien-aimée, bien-aimée  
Des ondes calmes sont passées,  
La plaine est d'or lisse  
Sous des rayons tièdes ;  
La plaine est d'or jaune.  
Un bon vieillard trône  
Dans les rais solaires.  
La bise a rogné ses colères,  
Août léger glisse sur la terre,  
Les mains pleines d'ombre et de fruits.

La clarté filtre au travers des feuilles,  
Comme aube liquide qui luit,

Comme onde légère qui fuit.  
 Vacillantes au moindre bruit  
 Les tiges des herbes folles  
 Se ploient, graciles à la bise qui vole  
 Comme un oisel nouveau-né.  
 Août berce la terteur plaintive  
 Des créatures des folioles  
 Et de toute l'herbette vive.

Bien-aimée, bien-aimée,  
 Vois les candeurs du sourire des choses  
 Vois aux vignes fleurir les naissances des roses  
 Vois l'heure éclore en douceur molle;  
 Août jase de toutes ses ailes  
 Et s'abandonne en une caresse de paresse.  
 La force de l'amour tend ses paupières frêles  
 Bien-aimée, bien-aimée.

## LIED

*A Madame E. K.*

Le bonheur vient comme un rôdeur.  
On est morne, on laisse passer.  
On parle de l'ancien malheur,  
Et c'est fini de l'aube claire.

Le malheur glisse de son repaire,  
On est enlacé près du foyer doux,  
On n'entend pas ses pas flous  
Et c'est fini de l'été clair.

Et puis plus rien ne vient jamais,  
On attend devant sa porte ;  
Des indifférents entrent, sortent,  
Et c'est fini de la vie claire.



---

Oh ! belle ! gardons nos mains unies,  
Tant d'êtres pleurent sur les genoux,  
Gardons une seule âme en nous,  
Notre joie claire.

## LIED

*A Madame E. K.*

Qu'importe que je parle,  
Que je rie, que je crie  
Le vent glisse et s'en va, le vent parle  
Plus frissonnant que mes cris.

Qu'importe n'importe quoi,  
Et les cris trop longs sur la croix.  
L'on n'est qu'un écho de l'éternel émoi  
Que le vent des mers emporte.

Qu'importe danses ou démenes  
Et qu'importe n'importe quoi  
Les roseaux frissonnent d'un émoi  
Eternel et sans cause, de par la vieille loi  
Sous les cris du vent qui passe et ne repose.

## DIALOGUE EN ZÉLANDE

*A Edmond Pilon.*

Bonjour mynheer, bonjour myffrau.  
La bière a pâti de l'orage —  
Aujourd'hui le vent a fait rage —  
Le Chariot rouge des Trois-Rois  
Est venu ce matin si froid —  
Aussi l'ai-je vu repartir,  
Il était dix heures, je crois.

Dimanche on se mariera.  
Nous verrons les beaux bijoux d'or,  
Le nouveau carillon tintera,  
Nous irons voir, myffrau —

Mynheer, à l'auberge on dinera ;  
On tuera poulets, agneaux gras.  
Mynheer, irez-vous là-bas ?  
Oui, peut-être bien, myffrau.

Mynheer, le temps est triste encore.  
Myffrau, le temps est au froid  
L'orage fait vrai tort à la bière. —  
Tiens, voici sur une civière  
Le vieux maçon du quai, voilà  
Ce qu'on lui prédisait tant.  
Il était vieux, bien vieux, mynheer.  
Un baptême, un enterrement.

Le fossoyeur est vieux, myffrau  
Donnez-moi une chope de bière.  
Les belles roses qu'avez là, myffrau —  
C'est le voiturier des Trois-Rois.  
Qui les apporta, mynheer,  
La bière est bonne malgré l'orage. —  
Ah ! qu'importe l'orage au sage ?  
Adieu, mynheer, adieu, myffrau.

## PAYSAGE

*A Lucienne.*

Des chimères d'or et d'argent,  
Songe d'Esplandian ou de Galaor,  
Volètent aux marguerites d'or  
Près la lame claire de l'étang.

Le vent joue aux tiges des roseaux  
La marche de la forêt qui marche,  
Ses tambours sont cachés sous l'arche  
A l'ombre creuse du petit pont,  
Et ses fifres, les oiseaux  
Un instant, se taisent, prudents.

Les chevaux déharnachés  
S'ébattent dans la prairie.  
Près l'eau, comme armures délacées,  
Et panaches de guerre aguerris  
Des faux, des brocs, des chapeaux.

## IMAGE

*A Robert Scheffer.*

Le rire de Bacchus résonne par les bourgs —  
Où neigèrent les roses rouges  
Les pleurs pleuvront à leur tour.  
Des cortèges s'enrubannent aux vertes routes  
Selon le rire de Bacchus, et ses fifres, et ses tambours.

Le rire de Bacchus résonne par les bois —  
Des branches ombreuses aux lèvres en émois  
Aux bosquets cachés, où se tarit la gourde.  
Des vieilles aux mains gourdes  
Feront des falourdes de bois  
Pour quand viendront les mois d'hiver, à l'allure sourde.

Les fanfares et les grelots de Bacchus rient de liesse  
Des chœurs alternés s'élancent des charrois —

Où dansa l'Eté, selon sa promesse  
D'amour ruisselant par les fenaisons  
Les dos lourds courbés par le poids et le froid  
Passeront muets et désertés de joie —  
Le rire de Bacchus sonne de rares fois  
Sa vraie chanson.



## LES BEAUX CAPTIFS

C'était sous un ciel de turquoise et de mica  
Immobile et pesant comme une belle tenture,  
Armure de splendeur fixe, inflexible clôture  
A l'essaim des songes vers les caprices de là-bas,  
Un grand jardin pompeux, robe d'un rare palais.

Aux larges baies de marbre de la façade  
D'hermétiques étoffes d'or tendues comme pavesade  
Et les marches des perrons étincelaient  
D'un solitaire et fixe éclat de lumière de lait.

Les allées du jardin savamment colorées  
Du sable riche des mers orientales  
Convergeaient, majestueuses, vers une étoile  
D'onde pure aux rutilances de métal  
Qu'aucune bizarrerie du vent ne ridait.

Les arbres étaient aussi strictement droits  
Que les nombreux barreaux d'une très haute grille  
Ornée et façonnée de feuillages d'aiguilles,  
Buissons de fer doré, gardiens aux durs octrois.

Des passages muets de manteaux d'écarlate  
Aux épaules des seigneurs décorés de pierreries  
Éclairaient d'un surplus de feux les avenues ;  
Des soleils luisaient vers les bancs où leurs haltes  
Saluaient un instant des dames revêtues  
Du trésor de couleurs ardentes et de diamants  
Que conte à l'homme la parure du soleil couchant.

Et le jardin enclos de ses lances dorées,  
La paresse des paroles autour des vasques de pureté,  
La rareté du geste sous ce ciel hermétique

Et sur ce sol ensommeillé

Suggéraient au poète

Au ras de cette splendeur arrêtée dans sa quête  
D'air d'ombre, de danses vives, de sources fraîches  
L'idée d'une cage colossale et bariolée

Où de gros oiseaux pavaneraient

En livrée de luxe et de paresse

Sous l'œil indolent et impassible du soleil.

## VIEILLES MUSIQUES

La flûte exhale un mineur fané  
Près de la sensible guitare.  
L'épinette suit d'un air lassé  
Le mineur d'allure incertaine  
D'un vieux flonflon de Grisar.

C'est la folle et le bal  
La valse tourbillonne !  
O jeunesse brouillonne,  
O mil huit cent quarante !  
Elle belle et bonne  
Et lui bien fatal.

Lucie se lamente à la grève  
Inès aux grilles du couvent ;  
Les murs de glace du néant

Enserrent Raoul et Valentine ;  
Si l'Alcazar est un beau rêve  
Cythère est un lieu charmant  
Tout près du balcon de Rosine.

Le page et le capitaine  
Conversent avec l'écuyer,  
La chasse corne, ton-ton, ton-taine,  
L'Eternel est un bouclier  
Pour Moïse ou le bon croisé,  
Guillaume sur les glaciers  
Écoute la plainte lointaine  
Du plus alpestre des chevriers  
Et Jeannette file la laine.

Dans la salle où des pastels  
Chantent d'autrefois jeunes romances  
De coloris *fraîcheur d'innocence*,  
Elles étaient douces ! pensaient-elles,  
Ils étaient si troublants de vaillance.

Pour finir en pleine gaieté  
Ils entament une styrienne  
Puis autour de la tasse de thé  
Chevrotent les amours anciennes.

## HAMEAU DE FRONTIÈRE

Le hameau dormant dans les friches près de la mer  
Entre les plates terres, mousseuses de bruyères  
S'éveille lorsque le pas d'un passant frappe la pierre  
De l'unique rue, entre les cahutes blanches, prisonnière.

Des lueurs d'yeux épient, à travers les rideaux ;  
Est-ce porte-balle, ami rôdeur de route,  
Bon compagnon fraudeur des bidons d'eau-de-vie  
Ou le terne douanier, chasseur qu'on redoute ?

Est-ce le pas scandé du gendarme  
Mandé par quelque quotidien vacarme  
Celui de la veille, ou de l'avant-veille ?  
Les hommes sont cachés dans l'appentis avec une arme  
Et la conscience du village guette — ce sont les vieilles  
Mentant sur leur seuil la misère et les larmes.

Les pas s'effacent, au loin, vers l'horizon,  
La ruelle se remplit de trainantes chansons ;  
    Les vieilles marmottent grâces à Dieu ;  
La conscience du hameau s'est encore assoupie ;  
Gamius et hommes, sans parler (parler nuit),  
De toute leur large bouche carnassière, rient.

## LA DUNE

*A Max-Arthur Stremel.*

La plaine est jonchée de soleil —  
Vers les lointains monticules,  
Le bétail et ses pelages blancs  
Et le crépi des maisonnettes blanches  
Et les cretonnes d'été, bien blanches  
A travers les sentiers blancs  
Piquent les mêmes taches minuscules.

Parmi l'herbe drue et rêche  
Des fleurettes jaunes s'égaient  
Pour qui c'est l'orage prochain  
Le passage d'un oisel bénin  
Dont les ailes font un pan de nuit  
La seconde d'un vol sur le jour qui luit  
Pour le chardon et le caille-lait.

Et par les menues cavées  
Au sol des dunes courtes brèches  
Les beaux insectes aux cuirasses en gloriole  
Mille-pattent aux herbes folles  
Admirant l'élan des papillons blancs  
Qui dansent vers les nuages blancs.



## LIED

L'heure du nuage blanc s'est fondue sur la plaine  
En reflets de sang, en flocons de laine  
O bruyères roses, ô ciel couleur de sang.

L'heure du nuage d'or a pâli sur la plaine  
Et tombent des voiles lents et longs de blanche laine  
O bruyères mauves — ô ciel couleur de sang.

L'heure du nuage noir a crevé sur la plaine  
Les roseaux chantaient doux sous le vent de haïue  
O bruyères rouges — ô ciel couleur de sang.

L'heure du nuage d'or a passé sur la plaine  
Éphémèrement ; sa splendeur est lointaine  
O bruyères d'or — ô ciel couleur de sang.

## PAYSAGE

Les chevaux blancs de la tourmente  
Hennissent vers la mer en courroux,  
L'éclair vole comme un messenger ;  
Grises, blanchâtres, opalescentes  
A sa suite les nuées pressées  
Foulent la terre — La vague s'ébroue  
La foudre a violenté la terre.

Le ciel se dégage ;  
Encore le licou  
De l'heure d'habitude entraîne tout  
Vers la route humide de la mer  
La plaine sourit, l'homme se secoue  
La vague furieuse reprend son pli flou  
La mendiante se reprend à coudre  
Et vers le pré vert  
Scintillent à nouveau ramages et verbiages.

## AVANT L'ORAGE

L'esprit souffre aux chaudes géhennes  
D'un août procelleux ;  
Les nerfs se tendent aux membres lourds de chaines,  
Sous le trop calme ciel laiteux ;  
L'esprit s'irrite du lourd silence  
Accroûpi sur la campagne ;  
Les voix portent trop loin et trop loin s'élancent  
Des touristes et leurs compagnes.  
A des tourbillons gris pâle les moucherons  
Ballent rectangulairement ;  
Les sauterelles crient aux herbes d'indolence,  
Le ciel se contracte en plis d'ombre profonds.  
Au-dessus du sommeil lourd des prairies  
L'orage noue les rages des éléments,  
La prairie s'étale désespérément.

De vagues gémissements font craquer le silence,  
La terre souffre de trop longue discrétance,  
Trop longtemps elle attend  
Le fracas mou de l'ouragan.  
Le sol se fendille et les nerfs crient  
Sous le ciel hypocrite et laiteux  
D'un août procelleux.

## MARINE

*A Mademoiselle Mary de Komar.*

La mer, cotte vert sombre  
La mer, rubans bien blancs,  
Coquète sous l'ombre  
D'un ciel menaçant.

Des nues noires poursuivent  
Les gais flocons blancs.  
Une lune massive  
Indique son masque blanc.

Des neiges se colorent  
Encore d'un sourire blanc  
Au ciel que dévorent  
Des monstres géants.

La mer féline  
Se penche et câline  
Les barques noirâtres  
Aux voilures grisâtres,

Les voiles bleues du ciel,  
Les voiles blanches du ciel  
Filent à tire-d'aile.

Les frêles hirondelles  
Rasent les ravines  
Près la mer féline.

Brusque gronde la voix  
Par-dessus l'arboie  
Du rauque tonnerre  
Soudain à l'éclair.

Et la mer féline,  
La mer en cotte verte  
Un instant coquète  
Sourit et câline.

Puis déchaîne sa tourmente blême  
Autour des barques qu'elle aime  
Qu'elle aime disjointes  
Pleines de mains jointes.

## PERCE-NEIGE

*A Madame Paul Fort.*

Il fait si triste, il fait si tard,  
C'est telle pâleur sur face sans fard,  
C'est la chute lasse des voiles le long des mâts  
La trop morne paix d'un soir de frimas  
Comme une vie qui glisse sur la neige  
Et la divine Perce-Neige  
La retrouvera-t-on sous le ciel, si tard,  
La belle survivante que nulle mort ne désagrège ?

On a torturé la petite Perce-Neige,  
On lui met aux doigts des cadenas,  
On peinturlura sa simple robe de jaconas  
De Sioux hurlant sur des pistes.



Tous les périls à l'improviste  
Fondaient sur son corps de pêche ;  
Sous ses oripeaux qu'on décora,  
Se reconnaît-elle la petite Perce-Neige ?

C'est une pure et frêle fillette  
Qui souffre au contact et geint au dormir,  
Des folioles pâles parent ses mains nettes,  
Ses mains trop blanches comme cire,  
Elle rêve un retrait loin des turbulences  
Des rois d'hiver, de printemps et d'été.  
Ses yeux sont couleur de feuilles d'automne  
Et ses pas ont toujours glissé,  
Mais sa voix est frêle comme une chanson de source,  
Et ce sont de lourds charrois qui sont passés  
Tout le jour entier aux routes du désir,  
Charriant le gros vin en lourdes tonnes  
Vers des halles, près des Bourses.

Il fait si tard et si perclus,  
Voici passer un chœur d'élus  
Devisant de l'amour et de la mort.  
Puis c'est un cheval sans mors  
Qui s'ébroue dans les avenues,  
Le chœur des élus lui donne tort.

Autrefois elle aimait marcher  
Par les sentiers pleins d'égglantines.  
Elle savait trouver les mugnets des ravines,  
Tandis que les bons hôtes  
S'en allaient fouiller leurs mines  
Ou cultiver leur verger.

Maintenant c'est l'hiver sur la ville ;  
Il fait un ciel noir de suie  
Et nul regard doux n'essuie  
Les douleurs qui la vrillent,  
Elle s'étendra un soir de verglas  
Sous ce ciel si tard, sous ce ciel si las.  
Sous le ciel sans au-delà  
De la riche, trop riche ville.

## CORTÈGES A LA MER

*A ma fille Lucienne.*

La nef aux rames tranquilles  
    Aborde au plaisir.  
Sa quille effleure les coquilles  
    Du sable de la rive.  
Le vizir descend d'abord,  
La cage des perruches arrive,  
Puis la sultane et le sultan ;  
Le bon peuple bée et attend  
    A d'autres rives,  
    Il attendra tant.

La mer est une imagerie  
Qui reflète un ciel gentil,  
Un bon ciel que le peintre guette,  
Bleu ciel pour tente de couil.

Et le prince et la princesse  
Oh figurines ! oh figurines !  
Descendent sur la douce mollesse  
Du sable de la rade.  
Oh figurines ! oh figurettes !  
Et puis saluent et font trois pas  
A la parade  
En belle toilette.

Trois pas vers le trépas, Altesses,  
Et pour qui ? la grève des fous !  
A trop remué les cailloux  
De la terre plane.  
La grève s'aggrave,  
L'émeute grimpe aux drapeaux ;  
Les jardins de betteraves  
Pour le sucre et les troupeaux  
Le populaire les dévora,  
Un soir d'émeute de gala.  
Il mangé tant.

Ah ! temps perdu, qui rappellera  
Sur la vaguette, le passage  
D'un vrai cortège de rois.  
On caquète à voix d'aras,

On piaille, on épie, on décrète,  
Les coqs hérissent leurs crêtes  
Dans les basses-cours.

Sont-ce des rois, des étrangers ?  
Des grands ambassadeurs de cours,  
Des feudataires !

Voyez leurs servantes coquettes !  
Écoutez les chambellans se taire !  
Ou sont-ils histrions en voyage !

Las ! bonnes gens ! c'est la destinée  
C'est le mirage familial  
Dont vous êtes sans cesse en quête,  
Ils viennent à votre ardente requête  
Mais, bonnes gens, vous n'avez pas vu,  
Et vous l'auriez vu, n'auriez reconnu  
Votre rêve à nu.

## LIED

Fils de roi, fils de roi  
Vous vous en irez quand sonnera l'heure.  
Dame, je ne sais.

Fils de roi, fils de roi  
La bruyère est courte, pour l'élan d'une heure.  
Dame, je ne sais.

Fils de roi, fils de roi  
La terre est plus belle au loin de ce palais  
Plus large à chevaucher au gré du bon varlet.  
Dame, je ne sais.

Si tu savais plus, mauvais écuyer,  
 Près de mon rouet, saurais te garder.  
 Fils de roi, fils de roi  
 Vous m'avez caché bien des chevauchées.  
 Dame, je ne sais.

## LIED

*A Félix Fénéon.*

La face si pâle dans la rose  
Luzerne, luzerne, on y vole.  
La face si pâle, en ses pleurs, rosée  
D'incarnat de douleur menacée —  
Aux avènerons broutent les destriers.

On ne parle plus, aux châteaux de décembre. —  
Greniers pleins de blé, de blé mûr, on y vole ;  
Pourquoi pleure la face en cette matinée  
La face si douce, aux roses pourprées. —  
Les caves de vin, Messires, on y vole.

C'est mirage de rêve, la face de destinée —  
Luzerne, luzerne, nourris les destriers —  
C'est mirage de fol espoir les pleurs de rosée



De Viviane de douleur menacée —  
Aux avènerons broutent les destriers —  
Château de décembre aux parterres de roses  
Les fourriers d'infini aux portes ont frappé.

Dame Viviane a forcé  
Si souvent la lune à danser.  
Dans ses coffres on y vole —  
Les varlets de noir habillés  
Forceront Viviane à danser. —  
Aux avènerons s'ennuient les destriers.

## LA PLUIE

*A Mademoiselle Camille Platteel.*

La pluie tend des écharpes grises  
Aux ailes immobiles des moulins,  
La mer de cendre s'immobilise  
En un ciel couleur d'âtre éteint.  
Pas un oisillon qui pépie  
Les lièvres terrent leur peur en folie  
Dans les sapinières au vert plus verni  
Sous l'âpre rosée de la pluie.

Et se hâtent les mantes noires  
Des paysannes au grand trot.  
Le village est si loin dans l'herbe,  
Si loin l'âtre au large manteau

Brillant des grands brocs d'étain ;  
Loin les coqs dorés, les poules noires  
Sur faïence au ton de vieil ivoire  
Et les douces fleurettes que la serpe  
Colligea lors des promesses du matin.

Enfin ! un vol large de mouettes  
Et leurs cris d'appels sur la plaine muette  
De cette terre et cette mer confondues,  
Par les réseaux d'onde céleste toute vêtue  
Du même voile grisâtre.  
Les coureurs des côtes volètent incertains  
Entre l'herbe perlée et l'algue,  
Entre les rivages et les sentiers en flaques,  
Dans l'infini vague de la lande et du lac.

La pluie sourd comme tristesse de mendiante,  
La pluie geint comme un enfant maussade.

La terre dort sous sa large rasade,  
Les gouttelettes floches s'écrasent,  
Le vent geint dans les bouleaux pliants,  
La pluie pleure un conte d'enfant,  
Les mouettes le redisent au vent  
Et tout se courbe sur la plaine rase.

## LIED

*A Madame E. K.*

‘Ame, belle âme, d’où viens-tu, ce soir ?  
 — Du plus loin qu’il me souviennne,  
 Oh le pays aimé, qu’il revienne,  
 Le doux pays de rêve, en coteaux près de la mer !

Ame, belle âme, où vas-tu ce soir ?  
 Dans une ville lointaine et d’aurore  
 (Des fruits de terre chaude éclatent en parfums)  
 Et près, des fleurs que j’ignore,  
 Ah ! pauvre âme, âme froide du nord,  
 Je vais dans une ville, aux fêtes de parfums.

Ame, belle âme, où iras-tu demain ?  
 Ici près, par un chemin paré d'églantines,  
     Brusque se dévoile la mer azurine ;  
 Des brigantines prêtes vous mènent dans la mer  
     Et des diamants illusoires  
 Naissent, se jouent, et chantent pour un moment ;  
 Pour les voir s'arrêtent les barques des corsaires ;  
     Brusque se dévoile la mer azurine.

Ame, pauvre âme, nous irons demain.

## LIED

C'est d'une incertaine tristesse  
Le long de soirs mal flambants  
De dentelles et de tresses  
Et de pèlerins au mal lent  
Sous la lueur qui ne sait vivre  
Plus monotone que du givre  
Et plus grêle qu'un soleil levant.

On ne vend que roses coupées,  
Roses meurtries d'un sol sanglant  
Et dols et viols s'en vont trainant  
Un pas maussade d'à quoi bon  
Aux boulevards mal sinistrés ;  
Les reines sont aux rois, aux escrocs le pavé.

C'est d'une fièvre à l'agonie,  
Les gens esquissent des chansons  
Avec des gestes d'échanson  
C'est triste à mourir et pourquoi ?  
Puisque l'essai loyal du moi  
Dure depuis des temps, sans choix.

## PAYSAGE

*A Madame Henriette Fretin.*

Près de l'église abandonnée  
L'ombre vaste murmure un chant  
Un chant lourd de gammes mineures,  
Une écharpe de brumes enlace le silence,  
Et la lente randonnée  
Des passants las s'affaisse aux bornes du chemin —  
Des naïves joignent les mains  
Vers les balcons aux balustres d'ombre de la nuit  
Vêtue de gel triste et d'étoiles qui meurent.

Près de l'église abandonnée  
Les sables de la mer se sont mamelonnés —  
De frêles arbrisseaux sont nés  
Qui se penchent sous l'allure lente des nuées —



L'herbe rare étoile la livide dune  
D'un maigre florage brodé sur un linceul,  
Et les doigts d'enfants des simplettes naïves  
Tordent amusés en bouquets d'infortune  
Les pauvres folioles des terres de dérive  
Où le chagrin pesant des choses gravite seul  
Parmi l'écho frivole des autans sous la lune.

L'orbe d'or éclatant du phare  
Vit par delà les mers, les mers désertées  
Car les barques sont frêles  
Et seules les mouettes aux blanches ailes  
Savent les nouvelles de la flamme au doux regard  
Du mirage, miroir d'anciennes routes par les sables.  
Les passants trop las ne le regardent plus  
C'est un astre chîmère du pays des hasards.  
La fatigue implacable  
A raidi leurs membres sur le sable.

La pâle église abandonnée  
Se déclare en sa vétusté.  
Les maigres fantômes erratiques des plaines  
Frappées dans leurs entrailles nourricières,  
Les phalènes de cimetière  
N'en poussent plus les verrières vaines.

La chanson d'accueil des vieilles pierres  
Est si basse que nul ne l'entend  
Parmi les arpèges inconsolés du vent.  
Et c'est la mort par les sables  
Toujours plus livide et plus inéluctable  
Parmi le va-et-vient des simples et des parlants  
A toute aube vers le même crépuscule fatigant.

## FOLIOLES

*A Madame A. Stremel.*

Sur les jardinets déflouris  
Sur des carrousels de folioles  
Un peu folles,  
Octobre verse ses mélancolies.

Il revêt les heures jolies,  
Plus peureuses au tomber du soir,  
D'un mantelet d'or terni  
D'un capuce de velours noir.

Les folioles dont la vie s'achève  
Une fois encore dansent les menuets  
Démodés, en leurs robes faucées ;

Une révérence, encore et puis le vent  
Au rythme de son fifre strident  
Les emmène par la nuit et la grève  
Les folioles mi-folles.

## PAYSAGE

*A Madame Trinité Lacoste.*

C'est par un morne soir du monde —  
La fatigue d'un dieu pèse sur l'horizon  
Et les marais éplorent de leur prison  
De muets émaux de deuil et d'infini  
Par un soir de crépuscule du monde.

Là sont passés, de pâles pâtres en déroute  
Devant les éléments ennemis,  
Des douloureux quêtant la bonne route  
Vers le temple dont l'image guérit,  
Là chevauchait seul et distraît le bon Tristan  
Loin des gloires et tournois du monde,  
Et les bons ermites clôturaient de gazons  
Leurs cœurs endoloris du spectacle du monde.

C'est par un morne soir d'automne indéfini  
Des vols de milans volurent au ciel clos

Des pasteurs géants miroitent sur les eaux  
Dormantes  
Leurs fantasques troupeaux éclos au firmament ;  
Vers le nord de rêveuses géantes  
S'abritent du silence sous le lourd pli de mante  
Du crépuscule morne.

Là sont passés des oiselets amants,  
Pérégrinant leurs baisers des solitudes,  
Et de calmes errants sous la mansuétude  
D'un ciel d'autrefois, or, argent, diamant bleu  
Egrenaient leurs chapelets de rêve  
Loin des fanfares au passage des preux.

Par le morne horizon sur l'amplitude de la forêt  
Des voix chuchotent dans l'exil —  
Sur les rochers qui dorment aux îles  
De funèbres oiseaux blancs se sont posés ;  
Non loin, le batelier des morts tend ses filets.

Vers l'âme de Marie salvatrice du monde  
Appareille l'écho du cloître désolé ;  
De vagues voix, et longues et blanches, par le silence  
Murmurent un regret d'une terre d'autrefois  
Peuplée d'oisillons d'or beaux messagers des rois.

## STEAMER

*A Paul Fretin.*

Une fumée à l'estuaire du fleuve,  
Fumée laide de charbon,  
A bouillons grotesques sous les pavillons  
De candeur du ciel et ses paillons de lumière.  
Phantasme du costume d'une veuve  
Pour la mort d'un vieux dieu des marécages —  
Une fumée blâfarde à l'estuaire du fleuve.

Et s'avance le train puissant d'un vapeur  
En route d'Amériques et de toisons de cuivre.  
Des formes hâves aux bastingages  
Se penchent aux courtes Circés du sillage.  
De plus pâles faces se groupent aux cambuses  
Cependant que le pas long du capitaine,  
Son pas long et calme sous la nue croque-mitaine  
Rassure de sa régularité de pendule.

C'est solide abri et réconfort contre le sort,  
Ce pas solide de marin tanné, de marin saur.  
Les peurs imaginaires d'un grain.  
Se dissolvent ; sur ce bord  
L'ivraie pullule :  
Peaux de bique, forêts de crins,  
Italiens trapus aux couteaux à ressort,  
Allemands durs et longs comme trique  
Dont ce steamer dote la tentante Amérique.

Le vaisseau blanc brille comme un albatros,  
Verni de neuf sur une enseigne,  
On perçoit des discours aux rostres  
D'une boutique cérulée  
A Hambourg, sur les quais  
Express-départ pour Golconde,  
Et les flambois de bouche rotonde  
Embauchent le conquistador  
Epris de telles rades d'or  
Qu'il ne peut voir sa poche qui saigne.

Sur la mer de dol, qu'elle engloutisse ou qu'elle transporte  
Des désolations vers les mornes portes  
Qui ferment le palais des illusions mortes  
Aux amants d'aventure fructueuse à foison,



La fumée du vapeur croule en aspect de spectre.  
Sur l'estuaire du fleuve, des vies grises s'envolent  
    En un filet de fumée, leur symbole  
Comme au pont, près des chaloupes et des aspects,  
    Glisse une tragique cargaison  
    Vers des embûches d'Amérique.

## SONGE

Les haches aux mains des forbans,  
Les torches aux mains de rebelles,  
Les sages clos en l'évocation  
D'une irréparable Sion.

De tristes fantômes passant,  
Les mains percées, les corps sanglants  
En des haillons derniers de suaire,  
Et les femmes sont en prières.

Les bourreaux sur la place  
Causent gais en repassant  
Sur leur manche de cuir les couteaux.  
Les victimes, aux poteaux,  
Attendent patiemment.

Puis un rire de multitude  
Gicle sans savoir pourquoi,  
Aux balcons une hébétude  
Mansuète, échevins et bourgeois.

Le soleil est clair et la ville est blanche,  
Des ruisselets de sang! on les lave,  
De rares voix sèment la lave  
De la vengeance et la haine franche  
Aux lointains faubourgs, là-bas.

Haches, torches, et rires gras.

## PAYSAGE

*A la baronne Jacquemart.*

Dans la vigne, les roses rouges  
Eclatent en lèvres d'amour  
Et des oiseaux écarlates  
Gisent mi-pâmés, autour  
Des pampres de joie et d'amour.

Les clowns du soleil bondissent sur la rivière  
Eclairs de joie dorée, de joie d'argent, de joie rouge  
Et la lumière verticale  
Semble un dais immémorial  
Sur les premiers baisers des lèvres rouges.

Ah, larges barques qui chantez au courant  
La complainte de la vie lente

Et du calme rêve errant  
Le long de la rade nonchalante,  
Chalands obliques du rien-faire  
Avec un rien de rêve vers les flèches du soleil,  
Endormez le souci induré  
Qui griffe le fond de l'âme humaine  
Par ses troupeaux de sphinx aux paupières souveraines.

L'âme intérieure est le noir manoir  
Dont le veilleur mémoire proclame l'heure,  
Pour qu'apparaissent aux terrasses  
Les rois chenus, les reines pâles, les esclaves noirs,  
Les fantômes fatigants que brasse  
La légende de l'amour triste et toute sa trace ;  
L'âme intérieure est un caveau noir.

Mais le présent brise les portes de gloire,  
Et par la volonté du rêve qu'on subit,  
Du rêve qui s'installe en maître,  
Du rêve reflet d'Amour dieu de l'être  
Et du poète, on retourne aux barques de rubis  
Sous la face sereine d'amour et de soleil,  
Et le confin du vivre se dore d'ardeur vermeille.

## DIANE

Diane sur la plaine vide,  
Diane sur les murs abandonnés  
De la citadelle conquise,  
Diane claire qui sonne sous les rayons  
Du Dieu ardent  
Sa chanson claire,  
Diane mémoriale aux rires triomphants,  
Sur les corps prostrés de l'ennemi.

Diane forte de la jeunesse,  
Chanson des rythmes musculaires,  
Diane grondante de colères,  
Diane signal des torches,

---

Incendie sur le palais vermoulu  
Où ratiocinent les moulus  
Et les déshérités du concevoir.  
Diane sur le glas des vieux miroirs  
Qui se brisent en débris irisés.

Diane des clairons de colère,  
Diane des vrais maîtres de la terre,  
Diane des héros de fièvre,  
Résonne pendant que résonnent les haches  
Et que flambe l'incendie qui purifie  
L'heure trouble en un mirage de vérités en pierreries.

## DEVENIR

Salut, bonheur du vivre ainsi compris ; voici :  
Si la mère et l'amante seule qu'on a voulu  
Vous ont laissé frémir seul aux terres d'ici,  
Sache-toi seul pour le malheur sans merci.

N'écoute pas le pleur vers la vie éternelle,  
Laisse couler le flot jaseur des grandes promesses ;  
Créer Dieu, pour les lettrés nos aïeux fut la prouesse,  
Le triomphe de la fiction aux blanches ailes.

L'homme n'est pas un loup à l'homme s'il a sa soupe ;  
Donne de la tienne, et si la nuit terrible de l'ennui  
Fond sur toi, prends la coupe,  
La vie s'abrège et l'ennui s'enfuit.



---

Fais toi-même ta légende de foi  
Et recherche ton Christ en un moment de toi  
Où tu fus bon par hasard.  
Les Christs régnants de par la loi  
Laissèrent règnes de divins rois  
Pour avoir été bons une fois.

## REINES AU HASARD

Les Reines sont rouges et d'or aux tarots  
Et leurs doigts glissent aux crinières  
Des héros vaincus dans les berceuses premières  
Où balbutiait l'humain épris  
De caprice et de rêverie.  
Les Reines d'antan vivaient dans la lumière ;  
Des traînes de bienfaits, aussi de guérisons  
Suivaient leur pas rythmique et lent ;  
Des violons et des théorbes  
Escortaient le murmure en marche de leurs parfums.

Les reines d'aujourd'hui sont pâles et tremblent  
Et meurent si tristes, sur des ilots d'exil,  
Que les durs combattants de l'heure s'arrêtent regarder  
À la lueur fumeuse des torches  
Leur lente agonie, prier le grand repos.

---

Roi, reine et roi, nef battue, vaisseau de dérive,  
Fenêtres immédiates ouvertes sur une ombre,  
La seule qui se profile réelle,  
Carthage abandonnée du cœur des rites.  
Tanit, vide, car l'avid<sup>e</sup> est mort sous la main aride  
Du seul fort.  
Reines du roi mourant en face d'Avalon  
Que guettent blondes, les sirènes,  
Pleurons, la chose est faite, et le monde le sait.

## IMAGE

*A Fernand Brouez.*

O Jésus couronné de ronces  
Qui saigne en tous cœurs meurtris,  
Larmes des consciences absconses,  
Latente et commune patrie.

Humain de triste auréole  
Que prient, les yeux agrandis,  
Les pauvrets clos dans l'alvéole  
D'une vie sans fête ni merci.

Hymne de celles aux pieds nus  
Qui déchirent leurs doigts aux épines,  
Et de celles qui dans la ravine  
Pleurent de l'homme trop tôt venu.

Exemple de ceux qui gravissent  
La route torte, montante ou plane,  
Et dont les yeux se ternissent  
D'avoir espéré des cabanes.

Symbole des métamorphoses  
Qui punissent la vie du songe  
D'enfances éprises d'apothéoses  
Que guérissent la lance et l'éponge.

Temple de la mort — Dieu fréquente,  
Perpétuelle léproserie,  
Agonie et allégorie  
Dont les vœux stériles s'enchantent.

Image de la maison du riche,  
Qui dévaste sous l'œil de Dieu  
Calme et silent dans sa niche,  
La vigne du pauvre sous les cieux.

Image de la maison du riche,  
Pour détourner l'accusatrice  
Qui se lève évictrice  
Pour l'âme même de ta justice.

Président des conciliabules  
Pendant la nuit taciturne,  
Des déshérités qui ululent  
De l'inutile révolte diurne.

O Jésus couronné de ronces  
Agonise dans les cœurs meurtris  
Qui t'ont créé et t'ont nourri  
Et souffrent de ce qu'on enfonce  
Tous les jours dans ta poitrine  
Les mêmes clous de vengeance humaine.

Tous les supplices de la haine  
Invoquant ta face divine.

## LA VILLE DU SOURIRE

Mon rêve évoque parmi l'ouate des brumes  
L'or doux d'un adieu de soleil sur une ville  
Lointaine et drapée de verdure fraîche dans une île,  
Plus chaste et voilée de silence pensif  
Qu'aucune racontée aux vieux contes que lûmes,  
Tout entourée de bois aux ruisselets furtifs,  
De bois où les frondées frémissent de ramiers,  
Et des chants à mi-voix du fond des olivaies,  
Scanderaient les pas qui reviendraient  
Joyeux et graves, vers les terrasses, près des palmiers.

Les rues de la cité seraient pavées de dalles  
Où glisserait sans bruit la vitesse des sandales,  
Les places de la cité tout environnées d'ombre  
Garderaient pure la fraîcheur tendre des gazons.

Des sages dialogueraient des rythmes de raison,  
Les filles aux tresses noires attendraient sans encombre  
L'heure de remplir aux fontaines musiciennes  
La jarre de cuivre et la jatte d'argile.

Des porteurs de fruits frigides, de statuettes fragiles  
Circuleraient, dans cette beauté, d'un pas agile,  
Au sourire doux des vendeuses de roses et d'alcées.

Au parvis des temples où seule brûle une lampe,  
Des nattes fraîches invitantes au repos,  
Pour écouter les conseils simples et les propos  
D'un culte si calme et ténu « l'homme campe  
Dans une vaste allée de cèdres, si touffus,  
Qu'il ne peut discerner, à l'horizon réel, si au-dessus  
De sa chanson et de la pensée de ses tempes,  
Qu'une apparence de grand calme souriant,  
Que parfois bouleversent les grondements du vent.  
Qu'aux heures noircies, il se taise,  
Qu'après les cris et les écumes de l'ouragan,  
Il se lève, plus vivace, vers cette aumône de printemps ».

Au crépuscule, des myriades de feux,  
Des harpes frissonnantes aux terrasses,  
Alterneraient aux alacres flûtes qui passent,  
Dans la joie d'un jour doucement laborieux.



Les coupes non plus d'oubli, mais de rêve d'or.  
Aux jardins des parfums, à l'aube des étoiles,  
Pareraient d'extase les danses des beaux corps  
Des blanches ballerines, jaillies de leurs blanches voiles.

Et dans la nuit douce comme pulpe de fruit,  
La nuit en guirlandes de fêtes de sourires,  
Les strophes légérées par ceux que la grande nuit  
Définitive enclôt (mais leur âme luit),  
Aux lèvres d'arome des vocératrices,  
Retentiront dans la ville de joie comme un office  
D'extase claire et tendre beauté  
Par la cité splendide de baumes et de lyres.

Et j'y voudrais mûrir en son plus simple gîte  
Ou vieillir près du port encombré de navires,  
Dans la cité de parures tranquilles,  
Exempte de cris et de masques,  
Dans la cité que nulle fièvre n'agite  
Où nulle parade ne babille  
Ses taloches brutales ni ses cymbales fantasques.

Vieillir au calme port de la ville du sourire.

## ROMANCE

Des fleurs soudaines, des rires de fée,  
Des galions de nouvelles nouvelles,  
Arrimés au bord d'une mer indolente  
Près l'esplanade des grands pins,  
La sieste à la vérandah parée de plantes  
Et la paresse de l'éternel enfin.  
Le voile inutile et la manivelle  
Perpétuelle, Isis, reflet de rires de fées.

La vie cérébrale de l'oursin,  
Sous des flots de soleil  
Et le frisson d'îles lointaines,  
Où s'époumonnent les sirènes,

On n'ira pas, c'est trop loin,  
La vie est si courte de trêve,  
L'ennui est si intéressant,  
Opium indolent et de bon sens.

Le zèle absurde des vigies  
Vous trouble à la marche de l'écueil,  
Tristes phénomènes que recueille  
La statistique ! naufrages,  
Tentative vaine à créer l'amphibie.  
Dans les palais marins du bon accueil,  
Dormez, vigies, dormez, rêves de vies,  
Tout est trop loin, et si d'orage.

## AILLEURS

Ce sont des océans parsemés de chorèges  
Avec, sous un soleil de palmes, les mouvements  
Lents et glissants des trirèmes sur l'élément  
En soi terrible, mais qui module en arpèges  
Les rythmes apaisés de son contentement.

Ce sont, auprès des temples exigus où deux fidèles  
Seuls peuvent pénétrer pour célébrer les rites  
Radioux répercutés du passé par les ailes  
Des divins testaments que des arches abritent,  
Loin des passants frêles, dans le secret des cryptes,

Assis parmi les roses et beaux de la parure  
Pure des étoffes blanches et des blancs métaux  
D'almes et calmes sages d'ample stature,  
Expliquant les récits et les fastes de la nature  
A de hautes vierges nues sous d'amples manteaux.

---

Les cieux sont sillonnés par des vols de colombes,  
Des bandes de mouettes s'essaiment à l'horizon  
Et la folie florale s'enlace au fond des combes,  
Aux arbustes éclatants blessés de la saison  
Et Priape ensoleillé s'émerveille dans les gazons.

## REQUÊTE POUR LA JOIE

*Au baron Jacquemart.*

Las ! puissance douairière  
Telle qu'elle, qu'on environna,  
Dès les temps froids d'humaine misère,  
D'holocaustes et de prières,  
Puissance fermière de l'au-delà,

Dieu maître ou demiurge métayer,  
Potentat de la foudre et de l'éclair,  
Domination céleste et agraire,  
Moloch d'hommes ou de béliers,  
Vastitude une ou trinitaire,

Rafrâichis la forêt des douleurs  
De vives sources, rires ou pleurs,  
Car seul est bien triste le doute  
De cheminer le long des routes,  
Plus léger que poussière d'ailleurs.

Le los des choses s'est endormi,  
D'avoir été, aux carrefours, clamé  
Par les bouches futiles, à demi,  
Des pèlerins mésestimés,  
Bardes et jongleurs, devins à demi.

L'arachnéenne toile de vie,  
C'est l'arabesque de l'ennui,  
Pesant sous les astres de la nuit,  
Avec lourds envols assagis  
Des vieux rêves des vieux bannis.

Las ! puissance, créez la minute  
Unique et splendide que rêvâmes,  
Depuis des milliers de drames,  
Les pauvres malades, les âmes,  
Vers laquelle, aux cailloux, on bute.

Et ce serait, chez les anachorètes,  
Perdus aux forêts des cités,  
La gloire au vol précipité  
Dans les lumières de la fête.  
Las ! donnez l'aumône à la cité !

## PANTOUM

C'est au plus âpre coin de la terre déserte,  
Que la mère gardait l'enfant sauf des bourreaux —  
Mon enfant si l'heure dure est froide, pour tes songes  
Papillons de fête aux ailes de coraux —

L'enfant souriait, rouges lèvres et des paumes  
De ses mains tendues vers les maigres ajoncs. —  
La fête des songes reluit en tout palais,  
Les feux clairs réchauffent sous les toits de chaume —

Les songes de l'enfant dansaient en rond  
L'infini bonheur des primevères d'ambitions —  
Vois-tu les chevrettes brouter l'herbe verte  
Sur le sable aride des pauvres mamelons —



L'enfant s'éveillait, un coq chante, un âne brait,  
La rafale du conte d'hiver se fait câline —  
Les papillons dorés de la route difficile  
Volent autour des attardés dans la ravine —

L'adipeux Hérode concerte des barreaux  
Larges comme son ventre, et comme sa face laide —  
L'enfant éveillée apprend à sa poupée  
Le reflet de tes dires, et la chanson de mai.

## SOIR A LA MER

La mer sourde pousse en crêtes de craie  
Ses vagues montantes du trou noir d'horizon,  
Les lumières des barques-phares sur la jonchaie  
D'ombres au plus lointain du son  
Tressautent, perroquets maladroits, qui épellent  
Quelque monotone et de tous soirs nouvelle.

Le vent à grands coups d'aile, chasse le nuage noir,  
Des étoiles s'éveillent au ras de l'entonnoir  
Où gémit la grande rumeur monotone.  
Sur la berge au lointain, un feu tremble  
Dans son manteau tordu de fumée noire  
Quelque feu singulier et timide de pauvres,  
Ou louche et pauvre des gens timides de la maraude,  
L'œil rouge d'un steamer luit à l'estuaire sombre.

---

Les dunes dorment rondes comme bêtes couchées  
Comme bisons à bosse énorme,  
Rêche, aux tons verdâtres d'écorce ;  
L'arabesque de la voie lactée  
Sourit en mignardes chapelles de clarté,  
Tant que le vent rassemble en troupes d'ombre  
Sur la large mer ses palais en décombres.

## PAYSAGE

*A Louis Hayet.*

L'automne a jeté des fleurs ardentes  
Au flanc des dunes où l'été murmurait  
Ses conseils de somnolence et de baisers.  
L'automne a paré ces terres qui vont dormir  
D'un éclat de cierges et de chapelle ardente  
Et le sol gris sous sa caresse s'est lilacé.

L'automne flambe les arbrisseaux  
Et les éclate de baies rouges comme lèvres,  
Le retrait d'herbe verte gardé d'arbresle,  
D'où tranquille, je regardais jouer les faulx  
Des labeurs dans l'étendue ouverte,  
Semble tapis d'or mat à futaies violentes de coraux.

---

Les ruraux traquent les perdreaux  
Leurs fusils broient le silence.  
Automne en sa splendeur de ciel indifférent,  
Dételle ses chevaux de nonchalance  
Et son char luit gemmé de diamants orangés,  
Et ses harnais flamboient de topazes en turbulence.

## L'AME DE LA DUNE

L'Ame de la dune est une frileuse  
Qui tend ses bras mous vers ses églises  
Tout apeurée de foi, toute grêle et miséreuse  
Et guette, les yeux clos, l'aubaine du naufrage  
Sur son seuil de sable aux candeurs lisses.

Ses femmes traînent lentes vers la mer d'épaves  
En quête de la tourbe, du bois mort et des clous,  
Et du fer de carcasses de bateaux d'on ne sait où  
Que le vent a brisés par la mer sans entraves.

Ses hommes passent lents au long des destinées  
Des barques à la dérive, aux marins morts,  
Attendant, pipe aux dents, la dragée que le sort  
Leur jettera, parmi ces débris ensablés.

---

L'âme de la dune sanglote sous le vent,  
Des harpes y songent des champs de destinées  
Sous le beau soleil clair qui luit aux matinées.  
Le soir, le vent des baguettes de son tambour  
    Evoque les âmes dépouillées  
    De ceux qui moururent à rebours  
    De leurs espoirs et furent noyés.

## NE T'ATTRISTE PAS

Ne t'attriste pas, ne t'attriste pas  
Sur le miroir de la jeunesse,  
Sur les heures liquides d'autrefois  
Et la veillée perdue aux portes des forteresses.

Les manoirs d'idoles et de chapes brodées  
Leurs manoirs aux voiles de lis irisés,  
Les miroirs cendreaux où le torse du passé  
Dévoile ses plaies nues et le vautour de son foie  
Ne s'entre-bâillent qu'à l'âme forte,  
Précise d'un rêve de connaître  
A travers les routes tortes  
De la conscience en autel vers le non-être



Ce secret d'heures fauves où c'est le fou du roi  
Déblayant les allées traînantes de feuilles mortes  
    Qui prescrit la loi et la loque  
Quand les portes s'effondrent sous les coups de marteau,

    Que midi du soleil pâlit à l'incendie  
    Qui lèche de son cri grandiloque  
Les pieds du fou perché sur le rebord du toit.

Ne t'attriste pas, ne t'attriste pas  
Sur l'heure désespérée après le triomphe las,  
Lorsque les vainqueurs, la bêche sur l'épaule,  
    Retournent vers les champs étroits.  
    Les mamelles d'espoir sont pleines,  
    Qui pendent au poitrail de Cybèle,  
Les olives de Minerve gonflent des outres rebondies,  
Les mains de Cybèle réchauffent tous les pôles  
    Et la braise des grands brasiers sourit.

Ne t'attriste pas, ne t'attriste pas.  
Au marais du vivre planent des flèches lentes,  
La vie tient ton poignet et te murmure l'andante  
    De sa marche monotone,  
La déesse mémoire garde aux lèvres aphones,  
    Pour nos volontés mort flétries  
    L'accueil vers les palais d'insomnies  
Des futurs rêveurs aux proches incendies.

## MÉTAPHORES DU COUCHER DE SOLEIL

### I

C'est la mort du héros, près du marais d'or rouge,  
Près du niveau livide des landes rousses de sang,  
Et les bras consternés aux brassards de lumière  
    Se tendent vers le casque qui roule ;  
    Et l'amour et la vie désertent les yeux caves,  
    Et la face désardentée pâlit plus hâve  
Au flamboi plus profond des larges escarboucles,  
Parure du casque d'or qui roule au gouffre rouge.

L'oriflamme du soir pavoise l'heure dernière.

## II

Une robe de fête, un voile de pourpre et d'or. —  
Longuement se retire d'un spectacle mélancolique,  
D'un rêve cadencé de pleurs et de tortures  
Une robe de reine, de merveilles et d'aventures.

Et la traîne s'épand sur les perrons mélancoliques,  
Et s'épand et ruisselle en terrasses de feu  
A mesure que la grâce du buste et celle des yeux  
Lentement s'éloignent du drame languissant,

Que concertent des mimes aux yeux couleur de sang  
En chapes et mitres de pourpre et d'or.

## III

Un bouquet de larges fleurs en incendies,  
Au cœur coagulé de gloires flétries,  
D'ardentes tiges vers le ciel d'espoir cueillies  
Par des doigts pâles, terreur hors la nuit.

C'est au soir, le reflet qu'ici-bas la cité  
Couronne ses murailles aux créneaux démolis  
Et ses demeures rasées par le glaive ennemi  
D'une corbeille de rouges calices d'incendies.

Et les miroirs du ciel purifient en l'extase  
De l'envol des couleurs les plus belles et hautes  
En fresques de mystère d'ardente joie ravie  
En harmonie de sang au flanc du divin vase  
Que les anges conduisent jusqu'aux lèvres de l'hôte,

Les affres et le mirage des terrestres cités.

## AU PONT DES MORTS

Au pont des Morts les lansquenets y sont passés  
Avec casques, bottes et lances.

L'eau de la claire rivière est ici plus ombrée.

Les faces blafardes des léproseries  
Y béent leurs fenêtres, telles bouches dégarnies,  
On nombre les cailloux au fil du fleuve  
Que longent, piétant à la tombe, de lentes veuves.

Au pont des Morts les lansquenets y sont passés !  
Des fillettes de légende, au temps jadis,  
Dansaient tout près, dans la prairie,  
Et des tristesses d'après l'amour s'agenouillèrent  
Près de l'arche moussue au calme abri de pierre.

Et des fillettes s'abandonnèrent au fil de l'eau  
Vers le mirage de musique des roseaux,  
Dont l'armée nombreuse éploie ses bandes frêles  
Du large présent à l'horizon grêle.

Au pont des Morts les lansquenets y sont passés  
Vers les citadelles et les cathédrales ;  
Leur hymne de beuverie et de bataille  
A chassé les doux fantômes exorcisés,  
Qui se levaient sur l'onde tranquille de Moselle  
Dans la brume d'été lors des flûtes du soir.  
Dès maintenant c'est le refrain et la querelle  
Quand les lampes s'éveillent aux cabarets noirs.

Au pont des Morts les lansquenets y sont passés.

## LES ESTAMPES

*A Léon Vanier.*

Voici la saison dure aux pâleurs cendreuse  
Sur le sol et le ciel de la ville,  
Son décor naturel et son asile :  
Les joviales armées des cheminées  
Hérissent de leurs armures creuses  
L'ardoise livide et la tuile.

C'est le temps, dans les soirs enclos, près des flambeaux  
De regarder passer au défilé d'estampes,  
Les songes solitaires dans leurs fourrures amples  
De Rembrandt, qui se chauffent aux feux assourdis  
Ou les sourires aux prés d'hiver d'un Vinci,  
Les faces de mystère aux doigts levés vers l'infini  
En face des Cythères, de tristesse légère aux parcs d'hiver  
De Watteau, et les chimères aux pays de Mab, de Turner.

Puis après ces caprices de la joie irisée  
D'un peu de douleur d'enthousiasme heurté  
Aux quais durs des réalités.

Les robustes bonheurs autour des brocs  
Et les fumeries aux brunes salles chaudes,  
Dont Jean Steen fut le grand hôte,  
Ou les marches de fêtes parées d'or et d'émeraude  
Avec des rois de faste, claironnés de hérauts  
Dont s'enchantaient les Flandres et l'Italie.

Et puis les beaux visages épars aux heures courtes  
De légendes de beauté sous les ciels bénis  
Et les langueurs d'histoire qui bistrent les effigies.

Des orphelins de rois aux cœurs transis  
Et les saints de toute heure parmi tous les bourreaux,  
Et les fleurs et les pleurs des vies toutes trop courtes.

Voici la saison dure aux prisons de la cité,  
Aux chaînes de gel, aux vitres de pluie,  
Aux fossés la neige et l'ennui pour barreaux  
Par les jours en cécité.



# TABLE

---

PAYSAGE (Entre deux averses) . . . . .	1
DÉCOR D'UN INSTANT . . . . .	3
LA MER DANS LA NUIT . . . . .	5
NUIT (O majesté d'un tel silence) . . . . .	8
NUIT D'ÉTÉ . . . . .	10
LE CALVAIRE DU VILLAGE . . . . .	13
KNOCKE. . . . .	17
LIED (Bien aimée, bien aimée) . . . . .	20
LIED (Le bonheur vient comme un rôdeur) . . . . .	22
LIED (Qu'importe que je parle) . . . . .	24
DIALOGUE EN ZÉLANDE . . . . .	25
PAYSAGE (Des chimères d'or et d'argent). . . . .	26
IMAGE (Le rire de Bacchus) . . . . .	29
LES BEAUX CAPTIFS . . . . .	31
VIEILLES MUSIQUES. . . . .	33
HAMEAU DE FRONTIÈRE . . . . .	35
LA DUNE . . . . .	37
LIED (L'heure de nuage blanc) . . . . .	39
PAYSAGE (Les chevaux blancs de la tourmente) . . . .	40

AVANT L'ORAGE . . . . .	41
MARINE. . . . .	43
PERCE-NEIGE. . . . .	46
CORTÈGES A LA MER . . . . .	49
LIED (Fils de roi) . . . . .	52
LIED (La face si pâle dans la rose) . . . . .	54
LA PLUIE . . . . .	56
LIED (Ame, belle âme). . . . .	58
LIED (C'est d'une incertaine tristesse). . . . .	60
PAYSAGE (Près de l'église abandonnée) . . . . .	62
FOLIOLES . . . . .	65
PAYSAGE (C'est par un morne soir du monde) . . . . .	67
STEAMER . . . . .	69
SONGE . . . . .	72
PAYSAGE (Dans la vigne les roses rouges) . . . . .	74
DIANE . . . . .	76
DEVENIR . . . . .	78
REINES AU HASARD. . . . .	80
IMAGE (O Jésus couronné de ronces). . . . .	82
LA VILLE DU SOURIRE. . . . .	85
ROMANCE. . . . .	88
AILLEURS . . . . .	90
REQUÊTE POUR LA JOIE. . . . .	92
PANTOUM . . . . .	94
SOIR A LA MER . . . . .	96
PAYSAGE (L'automne a jeté ses fleurs ardentes). . . . .	98
L'AME DE LA DUNE. . . . .	100
NE T'ATTRISTE PAS. . . . .	102
MÉTAPHORES DU COUCHER DE SOLEIL. . . . .	104
AU PONT DES MORTS . . . . .	107
LES ESTAMPES. . . . .	109







*Envoi franco contre timbres-poste ou mandat.*

ARTHUR RIMBAUD

POÉSIES COMPLÈTES, avec préface et portrait. . . . .  
LES ILLUMINATIONS. — LA SAISON EN ENFER. . . . .

JULES LAFORGUE

POÉSIES COMPLÈTES. . . . .  
MORALITÉS LÉGENDAIRES . . . . .

JEAN MORÉAS

LES SYRTES . . . . .  
LES CANTILÈNES. . . . .  
LE PÈLERIN PASSIONNÉ . . . . .  
AUTANT EN EMPORTE LE VENT . . . . .

STUART MERRILL

LES FASTES . . . . .  
PETITS POÈMES D'AUTOMNE. . . . .

HENRI DE RÉGNIER

ÉPISODES. — SITES ET SONNETS. . . . .

ADOLPHE RETTÉ

CLOCHES EN LA NUIT . . . . .  
UNE BELLE DAME PASSA. . . . .  
TROIS DIALOGUES NOCTURNES. . . . .

GUSTAVE KAHN

LES PALAIS NOMADES . . . . .  
LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS . . . . .

FRANCIS VIELÉ GRIFFIN

LES CYGNES . . . . .  
LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS. . . . .

TRISTAN CORBIÈRE

AMOURS JAUNES. . . . .

EDMOND PILON

POÈMES DE MES SOIRS. . . . .

302

**PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

---

**UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY**

---

